

« chemin » et la spiritualité de l'Opus Dei

Le 2 octobre 1928, un jeune prêtre aragonais, docteur en droit, Don Josemaria Escriva de Balaguer, fondait à Madrid l'Opus Dei. Peu à peu, et non sans le secours du temps et de l'incompréhension de ceux dont Dieu s'est toujours servi pour accroître son œuvre du dedans, la nouvelle Association s'est étendue dans le monde entier. L'Opus Dei compte aujourd'hui des membres appartenant à soixante-deux nationalités différentes, répandues sur les cinq continents, et relevant de toutes les races et conditions sociales. Ces membres, un même idéal apostolique les unit : servir Dieu, l'Eglise, la société, tous les hommes. Et pour que cet idéal de service devienne une réalité opérante, ils s'efforcent de vivre une vie d'union en Dieu, conformément à la spiritualité qui leur est propre : oraison, mortification, travail.

L'Opus Dei et son énorme développement éveillent souvent la curiosité d'une presse avide bien plutôt de titres sensationnels que d'information sincère et approfondie. De sorte que, sauf dans les publications professionnelles — revues théologiques, etc. — le lecteur français trouve difficilement quelque étude sur la nature et la spiritualité de cette Institution, dont le Pape écrivait, il y a un an à peine, qu'« elle a surgi à cette époque qui est la nôtre, comme la vivante expression de la jeunesse éternelle de l'Eglise, pleinement ouverte aux exigences d'un apostolat moderne, de plus en plus actif, capillaire et organisé ».

L'article qui suit, essaie, dans une certaine mesure, de remédier à la carence dénoncée. L'auteur — jeune théologien — analyse la spiritualité d'un livre qui a vu le jour, dans sa première version, en 1934. Ce livre, nous dit modestement son auteur, n'a d'autre prétention que d'aider le lecteur à mieux connaître le Christ et à mieux l'aimer. Il ne s'agit donc pas d'un ouvrage qu'on pourrait dire sophistiqué. C'est en vain qu'on y chercherait de nouvelles structures, conjonctures, situations existentielles et

autres « motivations » qui sont fort à la mode. Bien écrit, naturellement, et débordant de sens chrétien, il se voyait qualifié, naguère, par *The Tablet* de Londres, de « nouveau classique spirituel ». Traduit dans de multiples langues, son tirage s'élève, jusqu'à présent, à plus de deux millions d'exemplaires.

On accuse les revues intellectuelles de se faire, avec fréquence, l'écho de livres plus ou moins ardu et peu connus. Il m'a donc semblé qu'aujourd'hui du moins, nous pouvions prendre la liberté de consacrer un certain nombre de pages au produit le moins ésotérique de la littérature spirituelle de nos jours.

H. C.

I

« S'IL Y A CRISE MONDIALE, C'EST QU'IL MANQUE DES SAINTS »

La première version de *Chemin* — livre de spiritualité écrit par Mgr Escrivá de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei —, version réduite, paraît en 1934, et la rédaction définitive, en 1939. Depuis, les traductions et les éditions de *Chemin* se sont multipliées, en même temps que s'étendait à travers le monde cette association de fidèles, dont la spiritualité se reflète dans les « pensées » de ce grand « petit livre ».

Chemin est écrit au fil de la vie quotidienne, au fil de l'expérience apostolique de l'auteur. Rien n'est donc plus éloigné que *Chemin* d'un livre de laboratoire, fruit d'une cogitation abstraite. La puissante inspiration doctrinale qui traverse l'ouvrage — dont le temps devait montrer le caractère d'anticipation — reflète une manière de voir Dieu, l'Eglise et le monde, qui ne s'explique pas seulement en raison des « cours de théologie » que Mgr Escrivá de Balaguer a suivis dans les centres ecclésiastiques espagnols durant les années 20 — et l'élève était une intelligence d'élite ! —, mais encore en raison d'une clarté d'idées, d'une nouvelle lumière et disons mieux, d'un « éclat nouveau, pour mes yeux, de cette Lumière Eternelle qu'est le saint Evangile » (*Chemin*, 416). Et cela doit être mis nécessairement en rapport avec la fondation de l'Opus Dei, le 2 octobre 1928.

Les réflexions spirituelles que *Chemin* renferme, au nombre de 999, sont autant d'instantanés de la vie d'oraison et du travail apostolique de Mgr Escrivá de Balaguer. Chacune de ces

réflexions s'explique et découvre sa profondeur, non seulement grâce à ses voisines, mais encore grâce à d'autres, bien éloignées, qui reviennent à la mémoire du lecteur habituel du livre et lui montrent la cohérence et l'unité de l'ouvrage en son entier (1).

Précisément, parce que les traits chrétiens de *Chemin* sont issus du contact le plus intime et le plus profond avec Dieu et, en même temps, de l'expérience apostolique la plus quotidienne — commerce avec l'homme de chair et d'os — on relève, dans le livre, à côté de pensées tirées de l'oraison contemplative, de petits conseils pratiques qui servent, par exemple, à « vivre » la fraternité ou à mettre le temps d'étude à profit.

Chemin est un livre qui se refuse à la lecture « informative » et « critique », quand on l'aborde dans cet esprit. (Soit dit en passant, je crois que tout écrit véritablement chrétien se heurte au même refus, à commencer par la Sainte Ecriture : le christianisme est premièrement vie (2) et témoignage qui, dans une seconde phase, se comprend de lui-même et s'explique grâce à la rigueur de l'intellect). En échange, *Chemin* s'est révélé extraordinairement capable de déchaîner — qu'on me passe le mot — les manifestations vitales du christianisme chez les personnes de mentalités les plus diverses, depuis les étudiants japonais jusqu'aux mères de famille espagnoles.

Bien entendu, un livre comme *Chemin* ne contient pas toute

(1) Une anecdote. Il y a quelques jours, une dame mariée et mère de plusieurs enfants me contait qu'elle avait découvert une « nouvelle Méditerranée » dans sa vie spirituelle, en même temps qu'elle observait la cohérence des divers « points » de *Chemin*, dont chacun est inclus dans le contexte des autres. Elle méditait, dans la maxime 1 de *Chemin*, la tâche apostolique du chrétien, ainsi décrite : « Et embrase tous les chemins de la terre au feu du Christ, que tu portes dans ton cœur. » Plus loin, à la maxime 92, sur la prière, elle lisait : « et dans ma méditation *s'allume le feu*. — C'est pour cela que tu vas prier : pour devenir foyer ardent, flamme vive, qui donne chaleur et lumière. » Puis vint la « découverte » : la racine de l'apostolat — mettre le feu — se trouve dans la prière : foyer, flamme vive. Une « nouvelle Méditerranée » non pas théorique, mais impliquée dans le climat de la prière.

(2) Il est également doctrine, en premier lieu. Le Christ, qui a dit de lui-même « Je suis la Vie », a dit aussi « Je suis la Vérité » (Cfr. Jean 14, 6). Mais, dans leur manifestation originelle, « doctrine » et « vie » sont si étroitement unies que les contenus doctrinaux sont considérés en vue d'être « vécus » (dans le sens noble et fort de l'expression) et sont saisis à travers leurs manifestations vitales : témoignage. La seconde phase, la réflexion théologique sur la doctrine et sur la vie, tend à satisfaire les exigences intellectuelles, innées, de l'être humain : l'homme veut ordonner et approfondir *rationnellement*, dans la mesure du possible, la vérité et la vie qu'il trouve dans la Révélation acceptée par la foi. Je dis *dans la mesure du possible*, parce que la Révélation — faits et doctrine — est surnaturelle et, par conséquent, n'est pas rigoureusement et adéquatement compréhensible pour l'homme rationnel. *Escuela de la fe y Opus Dei*

la spiritualité de l'Opus Dei. Elle y est moins encore *systématiquement* exposée. Il est évident que telle n'était pas l'intention de l'auteur. De sorte que, pour en approfondir et compléter de nombreux aspects, il sera toujours nécessaire — et c'est ce que nous ferons au cours des pages qui suivent — de recourir à d'autres écrits de Mgr Escriva de Balaguer, plus doctrinaux, plus raisonnés et rédigés dans un style qui n'est pas le ton entrecoupé et confidentiel de *Chemin*. Cependant, le contenu vital de la spiritualité que Mgr Escriva de Balaguer a répandue à travers le monde entier, est recueilli *pour l'essentiel* dans *Chemin*.

Les lignes que voici proposent une réflexion théologique sur cette spiritualité. Réflexion que je mets aujourd'hui par écrit, mais qui est ancienne. Elle remonte à des années et s'est faite également au fil des jours : au fil de ma vie, veux-je dire, grâce à l'impact que cette spiritualité a produit dans ma manière de vivre et de comprendre la vocation chrétienne. Je ne pourrais dire, quand je lis et médite les écrits du fondateur de l'Opus Dei, où finit ce qu'on appelle d'ordinaire la « leçon spirituelle » et la « méditation », et où commencent la réflexion intellectuelle et théologique, la construction ordonnée et systématique des réalités chrétiennes et séculières à partir de la lumière que cette méditation projette.

Ma réflexion intellectuelle sur la doctrine du fondateur de l'Opus Dei fut précédée d'une bataille qui a duré nombre d'années — Dieu sait quel en a été le résultat ! — et qui avait pour enjeu d'en vivre l'esprit.

LE CLIMAT DE « CHEMIN »

Chemin est écrit dans un style direct. Tout y est dialogue serein, depuis la première ligne — « Que ta vie ne soit pas une vie stérile » — jusqu'à la dernière — « Aime-Le et tu ne L'abandonneras point ». Dans son introduction, Mgr Escriva de Balaguer nous décrit ce climat de dialogue : « Ce sont des choses que je te dis à l'oreille, en confidence d'ami, de frère, de père. Ces confidences, Dieu les écoute. » Chaque pensée de *Chemin* est, en effet, soit un dialogue avec Dieu, soit une conversation avec les hommes, soit un mot tiré de la Sainte Ecriture et un silence d'attente :

« Savoir que Tu m'aimes tant, mon Dieu, et... je n'en suis pas devenu fou ? » (*Chemin*, 425).

« Je reconnais ma maladresse : elle est si grande, si grande, que je fais souffrir, alors même que je veux caresser » (*Chemin*, 883).

« Seigneur, je ne veux rien pour moi. — Tout pour ta gloire et par Amour » (*Chemin*, 788).

« L'ambiance a tellement d'influence, m'as-tu dit. — Il m'a fallu te répondre : « Sans doute... » (*Chemin*, 376).

« Que tu m'as fait rire et en même temps donné à réfléchir avec cette lapalissade : moi..., c'est toujours par la pointe que j'enfoncé les clous » (*Chemin*, 845).

« Le Seigneur dit : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. C'est à ce signe que l'on connaîtra que vous êtes mes disciples. »

— Et saint Paul : « Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplissez ainsi la loi du Christ. »

— Moi, je ne te dis rien. » (*Chemin*, 385.)

Dans ce milieu ambiant, fait de confiance et d'amitié, qui est le propre de *Chemin*, les exigences les plus radicales de l'existence chrétienne se présentent au lecteur, en vagues successives et dans toute leur nudité. Le christianisme y apparaît à l'opposé d'une chose « reçue », « installée », « patrimoine qui produit des rentes » au sein de la passivité. C'est un appel, quelque chose qui engage, qui lie, qui détruit la paix bourgeoise dans les esprits. Et surtout, le christianisme y apparaît — dès la première pensée du livre qui est fondamentale — comme une entreprise à réaliser dans l'existence personnelle d'un chacun :

« Que ta vie ne soit pas une vie stérile. — Sois utile. — Laisse ton empreinte. — Que rayonne la lumière de ta foi et de ton amour.

Efface, par ta vie d'apôtre, la trace visqueuse et sale qu'ont laissée les impurs semeurs de haine. — Et embrase tous les chemins de la terre au feu du Christ, que tu portes dans ton cœur » (*Chemin*, 1).

Si l'on garde présent à l'esprit le contexte historique de *Chemin*, on comprend aisément que le livre — malgré la sérénité de sa doctrine — est écrit dialectiquement à l'encontre d'un christianisme passif, assoupi, transformé en idéologie, en éthique, en « bonnes mœurs », mais qui ne se croit pas apte à devenir ferment de sanctification :

« Attise ta foi. — Le Christ n'est pas un personnage qui a passé. Il n'est pas un souvenir qui se perd dans l'histoire.

Il vit ! *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in saecula !* dit saint Paul. — Jésus-Christ, hier et aujourd'hui et toujours ! » (*Chemin*, 584.)

A travers les pages de *Chemin*, l'auteur voit la nécessité de revitaliser la présence des chrétiens dans le monde, et s'inspire du « climat » qui règne dans le Nouveau Testament : c'est pour-
quoi on y trouve de si fréquentes allusions aux premiers chré-

tiens : « ... efforce-toi de connaître et d'imiter la vie des disciples de Jésus, qui furent les compagnons de Pierre, de Paul et de Jean, et presque les témoins de la Mort et de la Résurrection du Maître. » (*Chemin*, 925) — et, si souvent aussi, l'invitation à lire la Sainte Ecriture : « Bois à la source claire des « Actes des apôtres » » (*Chemin*, 570). « Comme j'aimerais que ton comportement et ta conversation fussent tels que l'on pût dire en te voyant ou en t'écoutant : voilà quelqu'un qui lit la vie du Christ ! » (*Chemin*, 2.)

Mais Mgr Escriva de Balaguer entrevoit cette rénovation de la vie chrétienne à travers la rénovation de chacun en particulier et concrètement : tout le livre, écrit sur un ton personnel, est une incitation à ce que « toi », concrètement, tu saisisse la responsabilité de la tâche : « Beaucoup de grandes choses dépendent de ce que, *toi et moi*, nous nous comportons selon la volonté de Dieu. Ne l'oublie pas. » (*Chemin*, 755.) Cette mise en valeur de la personne humaine, libre et responsable, est le support anthropologique sur lequel se dessine, tout le long du livre, l'« image du chrétien ».

LA STRUCTURE INTERNE DE « CHEMIN »

Je dirais — telle est mon interprétation personnelle après avoir longtemps médité *Chemin* — que Mgr Escriva de Balaguer, en écrivant ces pages, tente de rassembler le « trésor historique » du christianisme et de le transmettre à l'homme contemporain. Et précisément, sa manière de transmettre le trésor le porte à tracer un concept de vie chrétienne dans le monde, qui, bien que propre à la tradition chrétienne — « Je ne te dirai rien de nouveau », dit-il humblement dans le prologue — apparaissait à l'époque aux yeux de beaucoup comme une découverte. La grande diffusion sociale de ces idées — d'autres ont contribué au phénomène sous des angles différents — permet, au terme de trente années, d'examiner paisiblement le message de *Chemin* et de Mgr Escriva de Balaguer, sans provoquer le scandale des « bien-pensants ». De récents documents conciliaires, et spécialement la Constitution Dogmatique sur l'Eglise, chapitres IV et V, nous épargnent l'exposé polémique d'une doctrine qui, en des jours non lointains, était considérée par d'aucuns comme une « périlleuse innovation moderniste ».

Tout en sachant que je laisse bien des choses dans ma plume — traits et aspects de la spiritualité de *Chemin* — je voudrais saisir dans le livre ce qui, selon moi, constitue le cœur théologique de son message, son image de Dieu et de l'homme.

Il me semble que, dans les 999 pensées de *Chemin*, il y a comme une double série de textes. D'une part, tout un ensemble de maximes qui se branchent sur quelque chose qu'il me plaît de nommer la « vocation chrétienne radicale » : on n'y considère pas la variété des vocations, des états et des dons célestes que l'on voit répandus dans le Peuple de Dieu. C'est quelque chose comme le commun dénominateur chrétien, quel que soit le numérateur de la personne qui les lit. Il n'y a ici ni célibataires ni mariés, ni clercs ni laïcs, ni religieux ni séculiers. Nous sommes, du point de vue de la spiritualité, au niveau qui correspond au chapitre II de la Constitution Dogmatique sur l'Eglise, « De populo Dei » : « Ce peuple messianique a pour chef le Christ... La condition de ce peuple, c'est la dignité et la liberté des fils de Dieu... La loi c'est le commandement nouveau d'aimer... Sa destinée enfin, c'est le Royaume de Dieu qui doit se dilater encore plus loin... » (3).

Quand nous lisons, par exemple, le très bref n° 5 de *Chemin* — « Habitue-toi à dire non » — ou cet autre, également très bref, le 278 — « Si tu te sais en présence de Dieu, tu trouveras une vie surnaturelle » —, il est évident que nous sommes devant une manifestation concrète de la force chrétienne et devant un principe essentiel qui dérive du Sermon sur la Montagne. Nous nous trouvons devant la spiritualité chrétienne, sans autre nuance. Cette chose doit être en toute « image du chrétien » qui entend se conformer fidèlement à l'Evangile, dont l'Eglise a la garde. C'est la pure transmission du message chrétien.

En ce sens, *Chemin* se branche — il reçoit et transmet — sur toutes les saintes entreprises qui ont historiquement enrichi, en le « vivant », ce trésor chrétien. C'est pourquoi nous avons parlé de « trésor historique » :

« Mais... les moyens ? — Ce sont ceux mêmes de Pierre et de Paul, de Dominique et de François, d'Ignace et de Xavier : le Crucifix et l'Evangile.

— Te semblent-ils de peu ? » (*Chemin*, 470.)

Sur ce plan essentiel, l'expérience spirituelle d'une sainte religieuse est présentée aux hommes du siècle pour les encourager à s'attacher au service de Dieu :

« ... que Jésus n'ait pas à dire de toi ce qu'Il a dit, paraît-il, pour d'autres, à sainte Thérèse d'Avila : « Thérèse, j'ai voulu..., mais les hommes n'ont pas voulu. » (*Chemin*, 761.)

Et l'anecdote du moine (*Chemin*, 704) donne prétexte au dialogue avec l'homme de la rue : « ... Ce qu'avec joie, j'entendais

dire par ce saint homme, il me faut te le répéter avec peine, quand tu me racontes que tu n'es pas heureux. »

Et tout cela, dans un livre qui ne s'adresse pas, d'abord, à des moines et à des religieux, mais à des chrétiens ordinaires : « Soyez hommes et femmes de ce monde, mais ne soyez pas mondains. » (*Chemin*, 939.) Cependant, c'est ce contenu du christianisme essentiel, auquel je me rapporte, qui permet à des âmes séparées du monde de puiser, elles aussi, une inspiration dans de nombreux passages du livre, comme on peut le déduire de la note de l'auteur dans la troisième édition espagnole : « Nous possédons des témoignages consolants — lettres de prêtres, de religieux et surtout de jeunes gens — quant aux fruits sur-naturels que ces pages ont fait naître dans les âmes » (4).

Chemin, comme je l'ai dit plus haut, est un livre qui veut éveiller et canaliser la responsabilité chrétienne des laïcs, les introduire dans une vie sérieusement chrétienne, catholique. C'est pourquoi il leur est fourni, dans cette première série de textes, une doctrine nécessaire et essentielle pour toute condition de la vie chrétienne et quelle que soit l'expérience spirituelle de chacun ; une décantation de la tradition chrétienne, ce trésor historique du christianisme, qui prend sa source dans la Sainte Ecriture et s'enrichit, au cours des siècles, de l'expérience de l'Eglise et des âmes saintes.

Néanmoins, comme cette doctrine est repensée par l'auteur en vue de la transmettre à l'homme de la rue, au fidèle ordinaire qui est plongé dans les tâches quotidiennes, ce christianisme essentiel, mais chargé d'ans, se nuance, prend un style nouveau, un nouvel esprit qui, par lui-même déjà, figurerait une nouvelle spiritualité, n'était que celle-ci est dessinée dans une seconde série de textes, dispersés et mêlés ça et là à d'autres qui donnent au livre son originalité persuasive et constituent la « nouveauté » de *Chemin* dans la vie spirituelle catholique. C'est ici, principalement, que l'auteur trace « l'image du chrétien » particulière à la spiritualité de l'Opus Dei : ici nous voyons le fidèle ordinaire, le laïc, qui, sans être mondain, fait partie de ce monde, aime ce monde, vit et se sanctifie dans ce monde, se sent solidaire de tout ce qui est bon, vrai et beau dans ce monde, et en même temps le nourrit, jusque dans ses fibres les plus profondes, de la vérité et de la grâce de Jésus-Christ.

Je voudrais décrire cette « image du chrétien » telle qu'elle

(4) Outre l'impact personnel de *Chemin*, nombre de religieux étudient et méditent le livre de manière à orienter les laïcs sur la voie d'une spiritualité authentiquement laïque.

apparaît dans *Chemin*, c'est-à-dire la manière particulière dont *Chemin* montre Dieu, l'Eglise et le monde.

L'APPEL UNIVERSEL A LA SAINTETÉ

Le regard que le fondateur de l'Opus Dei porte sur les réalités chrétiennes saisit, avant tout, le cœur surnaturel du message de Jésus-Christ, qui apparaît de la sorte comme un message de sainteté et de salut : « Je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance » (Jean, 10, 10). La Rédemption opérée par le Christ a, pour effet propre, la sainteté personnelle des rachetés. L'appel universel à la sainteté — appel qui allait être traité solennellement, trente ans plus tard, dans la Constitution « *Lumen gentium* » de Vatican II — est le climat du livre et de la prédication de Mgr Escriva de Balaguer.

Partout, en effet, dans *Chemin*, on respire cette exigence de sainteté. Il y a un texte, pourtant, qui reflète dans sa rédaction même le désarroi que cette vérité de foi — si peu connue alors — causait parmi les gens qui rencontraient le fondateur de l'Opus Dei :

« L'obligation de te sanctifier, tu l'as, toi aussi. Elle n'est pas exclusivement réservée aux prêtres et aux religieux.

Le Seigneur a dit à tous, sans exception : « Soyez parfaits, comme mon Père céleste est parfait. » (*Chemin*, 291.) (5)

Par le fait du baptême, de la « naturalisation » chrétienne, l'homme est appelé à la sainteté (6). Et, plus concrètement, à la sainteté *personnelle*, qui n'est ni abstraite, ni diffuse, ni théorique, mais concrète, quotidienne ; en définitive, personnelle. Telle est la sainteté des laïcs, des « hommes et femmes de ce monde », comme il dira ensuite, à la pensée n° 939.

Le fondateur de l'Opus Dei, en définissant la tâche de l'« apôtre moderne » (Cfr. *Chemin*, n° 335), ne s'attarde pas en considérations sur la situation politique du monde, l'existence du marxisme, la crise de la culture contemporaine et les autres problèmes que la nouvelle situation pose tactiquement à l'Eglise... Tout cela, dans le contexte de *Chemin*, possède, dirions-nous,

(5) Selon la Constitution Dogmatique « De Ecclesia » (n° 40), « Le Seigneur Jésus a enseigné à tous et chacun de ses disciples, quelle que soit leur condition, cette sainteté de vie dont il est à la fois l'initiateur et le consommateur « *Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Matth., 5, 48).

(6) Pour Mgr Escriva de Balaguer, le chrétien est avant tout le saint : « homme de Dieu », « apôtre », « chef », « apôtre d'apôtres », « homme d'oraison et de sacrifice », « âme de jugement », « homme de vie intérieure » (Cfr. *Chemin*, *passim*) sont des notions synonymes.

une postériorité logique, puisqu'elle n'est pas toujours chronologique. Une chose, en échange, passe en priorité absolue, pour s'en tenir à la Révélation chrétienne : c'est l'abandon de soi-même au Seigneur de l'Eglise et de l'univers, la nécessité d'être des saints. C'est à partir de cet abandon qu'il faut examiner tout le reste, puisque tout, dans le monde, se réduit radicalement à un problème de sainteté personnelle : « Un secret. — Un secret à crier sur les toits : s'il y a crise mondiale, c'est qu'il manque des saints. » (*Chemin*, 301.)

Le révélateur intérieur, que fut cette doctrine pour les lecteurs du livre, tient à la manière vive et accessible dont la sainteté vécue dans le monde y est présentée, la sainteté des « bonnes gens » : lire *Chemin*, c'est se sentir invité et engagé à une entreprise surnaturelle (la sanctification) qui semblait (jamais il n'en avait été de la sorte doctrinalement) chose propre aux âmes séparées du monde, aux personnes qui ne sont pas « mon contexte ». Cette invitation universelle à la sainteté, qui imprime sa marque au livre, fut le thème incessant de l'activité pastorale de l'auteur de *Chemin*. « Dès le commencement de l'Œuvre en 1928, j'ai prêché que *la sainteté n'est pas une chose pour privilégiés*. Nous sommes venus pour dire que peuvent être divins tous les chemins de la terre, tous les états, toutes les professions, toutes les tâches honnêtes. Nous ne proposons pas comme modèle aux laïcs la sainteté d'un prêtre ou d'un religieux, mais nous disons à chacun — à toutes les femmes et à tous les hommes — que là où ils se trouvent, ils peuvent acquérir la perfection chrétienne : non pas une perfection secondaire, parce que la perfection des laïcs n'est pas une méchante et triste imitation de la sainteté du religieux ou du prêtre » (7).

L'idée d'une sainteté propre aux laïcs, non imitée ni copiée de celle qui est spécifique des religieux, ni comparée, quant au degré de facilité, avec celle des hommes et des femmes qui vivent par vocation le *contemptus saeculi* (8), est le préalable et le climat de la spiritualité de l'Opus Dei. Dans le document que je viens de citer, on trouve également ces mots : « Je ne veux pas dire que la sainteté dans le monde soit plus facile que dans la vie religieuse, mais que chacun doit la chercher et peut la trouver dans l'état pour lequel il a été appelé par

(7) Mgr Escrivá de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 21.

Dans ce texte, et dans quelques autres de l'auteur de *Chemin* qui seront cités plus loin (ainsi que dans certaines citations du Magistère), il y a des mots ou des phrases soulignés. C'est presque toujours moi qui souligne. S'il arrive que ce soit l'auteur, la chose est expressément signalée.

(8) Cfr. ce qui est dit de la vocation religieuse à la note 18.

Dieu — vocation —, et que la grâce du Seigneur ne lui manquera point » (9).

II

LES TROIS LIGNES DE STRUCTURE DANS LA SPIRITUALITE DE L'OPUS DEI

A partir de là, on peut découvrir les « lignes de force » qui vertèbrent *Chemin*, les traits qui situent le lieu géométrique de la sainteté des laïcs ou, ce qui revient au même pour le fondateur de l'Opus Dei, de la présence des chrétiens dans le monde.

A mon avis, deux grands axes divisent le grand « petit livre » et en font le « manuel de la sainteté des laïcs » : il y a d'abord le monde, la situation de l'homme dans le monde et surtout son dynamisme créateur — le travail — affirmés positivement et considérés dans l'économie de la grâce (sanctification du travail, sanctification des activités humaines) ; il y a ensuite ce qui constitue comme l'axe surnaturel de la tâche sanctifiante et que nous pourrions qualifier de « primauté de la grâce », de l'oraison, de l'intériorité. Primauté qui s'exprime, avant tout, dans le livre, en tant qu'expérience et sens de la filiation divine, ce qui configure la spiritualité des laïcs comme « spiritualité baptismale ».

De la conjonction de ces deux lignes de structure, en naît une troisième, qui confère à la vocation chrétienne du laïc les caractères d'une vocation essentiellement apostolique.

Il me semble que c'est autour de ces trois axes que doivent se grouper tous les autres caractères de la spiritualité de l'Opus Dei.

1. — VALIDITÉ DE LA SITUATION DU CHRÉTIEN DANS LE MONDE POUR LA TACHE DE SANCTIFICATION : « SPIRITUALITÉ DU TRAVAIL »

Pour le lecteur qui aborde *Chemin* au milieu de son activité professionnelle, la lecture du livre, et spécialement le chapitre intitulé « Etude » (10), projette une lumière intense sur les

(9) Mgr Escrivá de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 18.

(10) Numéros 332-359. *Chemin* a été écrit à une époque où l'activité pastorale du fondateur de l'Opus Dei était spécialement intense dans les milieux universitaires de Madrid, situation qui se reflète en de nombreux endroits du livre, fruits de l'expérience apostolique de l'auteur.

tâches humaines où il est engagé. Cette vocation à la sainteté, à laquelle il est fait allusion plus haut, est pensée, expliquée et « vécue » dans les pages de *Chemin* comme une chose intimement unie à la situation humaine, civile, séculière du lecteur. Il résulte du livre que l'activité temporelle est en soi « pleine de valeur » dans l'économie de la Rédemption. La sainteté n'est donc pas une chose exclusive aux « séparés » du monde, mais elle est également le partage des hommes « plongés » dans le monde. Mieux encore : le monde, le travail, l'activité temporelle apparaissent dans *Chemin* comme la « matière première » de la sainteté des laïcs. Analysons un peu plus attentivement la pensée de l'auteur.

Le regard que Mgr Escrivá de Balaguer porte sur le monde découvre que les choses terrestres sont valides, aptes à l'entreprise de sanctification. C'est à travers ce prisme de la sainteté — il importe de le répéter — que *Chemin* envisage toutes choses. Or donc, cette validité, cette aptitude de ce qui est intramondain aux fins surnaturelles de la Rédemption présupposent dans la pensée du fondateur de l'Opus Dei une affirmation des valeurs naturelles de l'homme et de la Création. En ce sens, le message de *Chemin* est une exhortation au chrétien, à « prendre le monde au sérieux », à assumer sérieusement sa propre circonstance humaine. C'est à cette seule condition qu'on pourra sanctifier ce qui est terrestre (11). Il y a dans *Chemin* deux idées qui se répètent à des endroits divers et qui conduisent principalement à ces déductions. Il s'agit du concept de « prestige professionnel » et de l'idée « reste à ta place ».

LE CONCEPT DE PRESTIGE PROFESSIONNEL

Seul le chrétien qui affronte sérieusement sa tâche professionnelle et humaine — culturelle, artistique, politique, économique, dans la diversité des métiers et professions — est en mesure d'engager, avec les autres hommes, un dialogue qui puisse avoir une efficacité apostolique. C'est la doctrine qui s'exprime négativement à la pensée 371 de *Chemin* :

(11) Le Concile Vatican II décrit la situation du laïc dans le monde comme apte à la tâche surnaturelle, en ces termes : « Ils vivent au milieu du siècle, c'est-à-dire engagés dans tous les divers devoirs et ouvrages du monde, dans les conditions ordinaires de la vie familiale et sociale dont leur existence est comme tissée. A cette place, ils sont appelés par Dieu pour travailler comme du dedans à la sanctification du monde » (Const. « De Ecclesia », n° 31).

« Lorsque des gens professionnellement mal cotés se démènent au premier rang des manifestations religieuses, vous avez sûrement envie de leur glisser à l'oreille : « De grâce, ayez la bonté d'être moins catholiques ! »

On sent battre, dans ce texte, une indignation courageuse et sereine devant le spectacle de tant de « catholiques officiels » qui confondaient — à l'époque, ostensiblement ; aujourd'hui, d'une manière plus nuancée — le christianisme avec les « manifestations extérieures de religiosité », repoussant et dépréciant à la fois la vocation humaine, qui était presque considérée comme sans importance dans l'économie de la grâce. Ces catholiques, « ces gens professionnellement mal cotés », arriveront tout au plus à utiliser tactiquement, par hétéronomie, la profession « propter regnum coelorum » : nous sommes en présence de l'« arrivisme » catholique (12). La même doctrine s'affirme, cette fois positivement, dans la pensée qui parle du prestige professionnel comme « hameçon pour pêcher les hommes » (*Chemin*, 372. — Voir aussi 347). Le prestige professionnel est, donc, dans *Chemin*, le résultat, socialement reconnu, de la tâche professionnelle exercée sérieusement par un homme qui lui consacre le meilleur de son effort.

« LA MALADIE DE CHANGER DE PLACE »

« Les gens ont un tel désir de *changer de place* ! — Qu'arriverait-il si chacun des os, chacun des muscles du corps cherchait à occuper une place différente de celle qui lui est assignée ?

Le malaise du monde n'a pas d'autre raison. — *Reste à ta place*, mon fils : de là, tu pourras tellement mieux travailler au règne effectif de Notre-Seigneur ! » (*Chemin*, 832).

« Sans galoper, sans cette maladie de *changer de place*, tu seras pour beaucoup, de *l'endroit même qui t'est assigné dans*

(12) Je ne veux pas m'abstenir de signaler qu'on trouve dans *Chemin* une autre façon, possible, d'utiliser tactiquement les réalités humaines, une autre manière de maltraiter la nature intime des choses, mais cette fois à travers l'absence de scrupules de certains anticatholiques : « Votre « prudence » donne l'occasion à certains esprits vides — et ennemis de Dieu — de se faire passer pour sages et d'accéder à des postes qu'ils n'auraient jamais dû occuper » (*Chemin*, 35). Mgr Escriva de Balaguer blâme ici, chez les catholiques, l'absentéisme à l'égard des réalités temporelles et, en même temps, chez certains anticatholiques, qui occupent un rang qu'ils n'ont pas dûment gagné, le manque de qualités professionnelles — « l'esprit vide d'idées ». La spiritualité de l'Opus Dei, que nous sommes en train d'examiner dans le texte, fait front à ces deux arrivismes.

la vie, source de lumière et d'énergie, sans perdre toi-même ta force et ta lumière » (*Chemin*, 837).

En étroite unité de pensée avec les réflexions sur le prestige professionnel, mais cette fois dans une perspective plus large, *Chemin* affirme la validité des situations humaines et des ordres existants — état civil, profession, langue, patrie — pour la mission du chrétien dans le monde. De nouveau on observe ici la fuite — qui souvent n'est pas physique, mais de valorisation — devant les problèmes séculiers ; fuite et dépréciation qui sont tenues, dans *Chemin*, pour une des causes de la faible efficacité sociale du message chrétien : « Le malaise du monde n'a pas d'autre raison » (*Chemin*, 832). Du point de vue évangélique, l'absentéisme et la mentalité de ghetto sont des folies.

La « maladie de changer de place » dérive de ce que Mgr Escrivá de Balaguer a nommé, avec humour, la « mystique du ferblantier » (*). Il l'a décrite dans un texte où il aborde les problèmes spirituels du laïcat à l'époque où l'Opus Dei voyait le jour et dans lequel il abordait les problèmes spirituels du laïcat. On me pardonnera, j'espère, la longueur de la citation, en raison de la qualité du texte.

« (Les fidèles ordinaires) se sentaient fréquemment las et gênés, dans leur vie spirituelle, précisément par ce qui constituait leur vie de laïcs ; et, tandis qu'ils regardaient avec admiration la perfection des religieux qu'on leur donnait en exemple, ils en venaient à penser qu'ils n'étaient pas en mesure de se sanctifier, étant donné que la sanctification requérait l'éloignement du monde.

De la vint, en partie du moins, ce que j'ai nommé parfois la *mystique du ferblantier*. Durant les années d'une intense activité sacerdotale qui m'a conduit en différents endroits et m'a permis de m'entretenir avec des gens de toute espèce et de toutes les classes sociales, je souffrais d'entendre toujours la même plainte : J'aurais dû !... J'aurais dû !

Celui qui était marié depuis des années disait : J'aurais dû me faire religieux ! Et le célibataire : J'aurais dû me marier ! Et tel autre : J'aurais dû choisir un autre métier ! Et un quatrième : Je n'aurais pas dû contracter ces obligations ! Ou encore : Ah, si je n'avais pas cette femme — ou ce mari — cette belle-mère, ces enfants !

Regrets stériles de ceux qui, ayant ressenti un moment le battement d'ailes de la sainteté, s'immobilisaient dans leur *ferblanterie* : les uns, par commodité ou par lâcheté, les autres,

(*) N. d. T. : Jeu de mots entre « ojala » (j'aurais dû) et « hojalata » (fer-blanc).

parce qu'ils ne trouvaient pas une spiritualité qui répondît aux exigences de leur situation dans le monde.

Et ces *j'aurais dû* aboutissaient à ceci : on abandonnait les devoirs d'état ou l'on justifiait l'absence de vie spirituelle et apostolique. Et la spiritualité qu'on proposait à ces gens, était pour certains une comédie, une sorte de manque de naturel : ils se sentaient à la fois rejetés du monde, par le désir de se sanctifier, et rejetés de la vie religieuse, en raison des circonstances spécifiques de leur condition de laïcs.

Ils voyaient, d'une part, qu'ils avaient à s'éloigner du monde pour mener ce genre de vie spirituelle, et d'autre part, qu'ils devaient demeurer dans le monde, parce qu'ils ne se sentaient nulle vocation d'entrer au couvent, et parce qu'ils se considéraient comme liés par des obligations contractées » (13).

Il est ensuite expliqué, dans cette lettre, que le Seigneur a voulu résoudre ce conflit à la source, « en disant à nombre de laïcs que c'est précisément dans le monde, dans l'exercice de leur travail professionnel ou de leur métier — dans n'importe quelle activité humaine —, dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état, qu'il leur appartient de se sanctifier et d'aider les autres à se sanctifier eux-mêmes ; et en leur donnant à cet effet une ascèse, un esprit pleinement séculier, et des moyens non plus adaptés à leur situation, mais spécifiques de cette situation » (14).

Dans le cadre de cette spiritualité propre aux laïcs, il y a lieu d'inclure, entre autres choses, cette « situation séculière » qu'est l'amour humain — le mariage et la famille —, lequel apparaît alors parfaitement valide et apte à être moyen et objet de sanctification et doit être regardé, sur le plan de la grâce, comme une vocation authentique, comme un « don » (15) dans le Peuple de Dieu. C'était chose fort normale, chez les âmes qui voulaient servir Dieu, de penser — par déformation spirituelle — que l'état de mariage impliquait pratiquement que l'on renonçât à la sainteté, que l'on s'abstint de jouer un rôle — vocation — dans l'implantation et le développement de l'Eglise. On comprend la surprise de tant de jeunes devant la doctrine évangélique que

(13) Mgr Escrivá de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, numéros 16 et 17. Les soulignés sont de l'auteur.

(14) *Ibidem*, n° 18.

(15) Saint Paul, en parlant du mariage et du célibat — deux « situations » du chrétien dans le monde — dit : « Chacun reçoit de Dieu son *don* particulier, l'un celui-ci, l'autre celui-là » (1 Cor. 7, 7). *Don*, dans le texte grec *charisma*, exprime l'initiative divine, la grâce, le caractère de vocation tant du mariage que du célibat (Cfr. Const. De Ecclesia n° 11 et note 7 du chap. II).

prêchait le fondateur de l'Opus Dei, et qui est reprise dans l'une des premières pensées de *Chemin* : « Tu ris parce que je dis que tu as la vocation du mariage ? Eh bien, tu l'as. Et c'est bien une vocation » (*Chemin*, 27) (16).

Derrière cette mentalité — « mystique du ferblantier », « maladie de changer de place » — se cache souvent une conception péjorative, manichéenne, du monde et des réalités temporelles, qui ne répond à aucune pensée véritablement biblique et catholique.

« Le monde est bon, a écrit le fondateur de l'Opus Dei. C'est nous, les hommes, qui le rendons mauvais et laid, quand nous nous écartons de Dieu. Et notre mission est de lui restituer la bonté divine de son ordre véritable, et d'en faire une occasion de sainteté, de sorte que la vie ordinaire soit un moyen et un objet de sanctification » (17).

On ne pourra sauver le monde que dans la mesure où les chrétiens sauront assumer — avec les autres hommes — la responsabilité de leur poste, de leur « lieu », de leur « place », dans ce monde où ils vivent. Face au *contemptus mundi*, propre à la vocation religieuse, la vocation chrétienne séculière, dont le

(16) C'est l'auteur qui souligne. Selon les textes de la Révélation et le Magistère solennel de l'Eglise, Mgr Escriva de Balaguer a toujours enseigné qu'en soi, le célibat apostolique est un « don » supérieur au mariage (Cfr. *Chemin*, 28) ; c'est pourquoi dans l'Eglise, la plénitude du sacerdoce, le magistère officiel et la *potestas regendi* sont réservés aux célibataires. Toutefois, les époux chrétiens peuvent atteindre un plus haut degré de sainteté que ceux qui vivent dans le célibat : « Et enseignant, parce que c'est une vérité dogmatique que la virginité — ou la chasteté parfaite — est supérieure au mariage, nous avons dit aux gens mariés qu'ils peuvent être, eux aussi, des âmes contemplatives, dans leur état, précisément en accomplissant leurs devoirs familiaux. Nous avons donné au mariage — institution naturelle très digne et *sacramentum magnum* (Eph. 5, 32), image de l'union du Christ avec son Eglise — un sens de vocation, d'âmes élues ; encore que soit supérieur, sans doute, le plan où commence son ascension surnaturelle une âme qui s'attache entièrement au service de Dieu. Mais, partant d'un plan moins élevé, il est clair que les époux peuvent arriver avec la grâce du Seigneur plus haut que d'autres, qui peut-être entreprennent leur ascension à partir du sommet » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 20).

(17) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 15-8-53, n° 13.

(18) Les spiritualités monastiques et religieuses, dont le développement formidable et providentiel, au cours de l'histoire, enrichit la sainteté de l'Eglise, ont pour fonds théologique commun l'accentuation du sens eschatologique de la vie chrétienne, le renoncement à ce monde — *contemptus saeculi* —, la libération des choses terrestres, l'anticipation « professée » des biens célestes. (Cfr. Const. « De Ecclesia », chap. VI, spécialement le n° 44). Il est superflu de dire que le *contemptus saeculi* des religieux n'est pas un mépris manichéen. Leur renoncement au monde — par vocation divine — est une source de grâce pour ceux qui continuent — également

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

fondement évangélique est le même, doit cultiver cette spiritualité de l'*amor mundi* (18), qui s'exprime également dans ces autres mots de l'auteur de *Chemin* : « Nous devons aimer le monde parce qu'il est le milieu de notre vie, parce qu'il est le lieu de notre travail, parce qu'il est le champ de bataille — belle bataille d'amour et de paix —, parce que c'est là que nous devons nous sanctifier et que nous avons à sanctifier les autres » (19).

Cette reconnaissance des valeurs de la Création sur le plan surnaturel de la Rédemption portait Mgr Escriva de Balaguer à s'adresser aux membres de l'Opus Dei dans les termes audacieux que voici : « La vocation professionnelle, quelle qu'elle soit, fait pour nous partie de notre vocation divine » (20).

« SE SANCTIFIER *dans* LE TRAVAIL »

Le monde, dont il est positivement affirmé qu'il est bon et plein de valeur dans l'ordre naturel parce qu'il tire son origine

par vocation de Dieu — à s'occuper des tâches terrestres. Ainsi s'exprime la Constitution « De Ecclesia » à cet égard (n° 46) : « Nul ne doit penser que les religieux, par leur consécration, deviennent étrangers aux hommes ou inutiles dans la cité terrestre. Car s'ils ne sont pas toujours directement présents aux côtés de leurs contemporains, ils le sont plus profondément dans le cœur du Christ, coopérant spirituellement avec eux pour que la construction de la cité terrestre ait toujours son fondement dans le Seigneur et soit orientée vers lui, *pour que ceux qui bâtissent ne risquent pas de peiner en vain.* » La grandeur de l'état religieux se manifeste en ce que « s'il ne concerne pas la structure hiérarchique de l'Eglise, il appartient inséparablement à sa vie et à sa sainteté » (Const. « De Ecclesia », 44 *in fine*). Cependant — et toujours au sein de l'unité du Peuple de Dieu —, une spiritualité vraiment propre aux laïcs est, comme nous le voyons, différente, dans ses fondements et ses manifestations, dans son fonds théologique, de toute spiritualité religieuse.

(19) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 5.

(20) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 14-2-50, n° 6. Le lecteur habituel de *Chemin* a dû observer que l'auteur se rapporte à l'action humaine — que le chrétien exerce en commun avec les autres hommes — en choisissant selon le cas, tel ou tel aspect de cette action : travail, profession, activités humaines, étude, culture, travail professionnel, etc. Mais ces divers aspects semblent se réduire, dans la pensée de l'auteur de *Chemin*, au travail pur et simple, quintessence de l'activité humaine, que l'on en vient de la sorte à considérer comme la caractéristique la plus profonde de l'homme dans l'ordre de la Création — et par conséquent, essence de la sécularité en tant que catégorie théologique — : « Le travail pour nous est dignité de la vie et devoir imposé par le Créateur, puisque l'homme fut créé *ut operaretur*. Le travail est un moyen par lequel l'homme se fait participant de la création ; et donc, non seulement le travail est digne, quel qu'il soit, mais encore il est un instrument en vue d'atteindre la perfection humaine — terrestre — et la perfection surnaturelle » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 31-5-54, n° 17).

de la bonté de Dieu, et le travail de l'homme, dimension fondamentale de la vocation humaine, seront considérés, à chaque page de *Chemin*, comme étant la base, le substrat de la sanctification de l'homme chrétien. Mieux encore : c'est au sein d'un contexte de sanctification personnelle et collective que le sujet du travail est traité dans *Chemin* et dans presque tous les écrits de Mgr Escriva de Balaguer que je connais. C'est au point que, sous cet angle, la doctrine spirituelle du fondateur de l'Opus Dei peut se ramener à ceci : la vocation du laïc chrétien consiste en la sanctification du travail ordinaire. « Le travail professionnel, avec tout ce qu'il entraîne de devoirs d'état, d'obligations et de relations sociales, est non seulement le milieu où les membres de l'Opus Dei doivent chercher la perfection chrétienne, mais encore le moyen et le chemin dont ils se servent pour l'atteindre ; *exhibit homo ad opus suum* (Ps. 103, 23), chacun à son travail, sachant qu'il faut sanctifier la profession, se sanctifier dans la profession et sanctifier grâce à la profession » (21). Cette instrumentalité des situations séculières par rapport à la sainteté du chrétien est proposée par le Concile de Vatican II dans les termes suivants : « Ainsi donc tous ceux qui croient au Christ iront en se sanctifiant toujours davantage dans les conditions, les charges et les circonstances qui sont celles de leur vie, et *grâce à elles...* » (22)

Cette conception du travail comme moyen de sanctification du chrétien ordinaire, entraîne — à titre d'exemple — les conséquences suivantes :

1. — *Universalité de l'appel à la perfection*

Là où il y a une profession humaine licite, quelle qu'elle soit, là retentit l'appel divin à la sainteté : « Qui oserait dire que la scie du charpentier soit moins utile que la pince du chirurgien ? » (*Chemin*, 484). « Il n'y a pas sur la terre un travail humain noble qui ne puisse être divinisé, qui ne puisse être sanctifié. Il n'y a aucun travail que nous ne devions sanctifier, qui ne puisse être compris dans la *consecratio mundi* » (23).

2. — *La sanctification du travail exige que la « finis operantis » soit surnaturelle*

« A l'exercice habituel de ta profession, ajoute un motif surnaturel, et tu auras sanctifié le travail » (*Chemin*, 359). Dans ce

(21) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 31-5-54, n° 18.

(22) Const. « De Ecclesia », n° 41.

(23) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 31-5-54, n° 17. — Cette universalité fonde la diversité des situations humaines qui se trouvent,

contexte de sanctification du travail doit se situer, pour la vie des fidèles ordinaires, l'attitude qui consiste à s'offrir comme « sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ » (I Pierre 2, 5). Cette vision surnaturelle du travail offert à Dieu est terrain de prédilection pour l'exercice du sacerdoce réel des laïcs : « Tandis que vous développez votre activité au sein même de la société, en participant à toutes les aspirations nobles et à tous les travaux droits des hommes, vous ne devez pas perdre de vue le sens profondément sacerdotal que possède votre vie : vous devez être les médiateurs en Jésus-Christ pour conduire à Dieu toutes choses, et pour que la grâce divine vivifie tout » (24).

3. — *La sanctification du travail exige, en outre, d'atteindre la « finis operis », ce qui implique la perfection, la qualité humaine du travail même.*

« Tu m'interroges et je te réponds : ta perfection consiste à vivre parfaitement à l'endroit, dans la profession et au rang où Dieu t'a placé, par le moyen de l'autorité » (*Chemin*, 926). Cette perfection humaine est un des points les plus importants de la doctrine ascétique du chapitre de *Chemin* intitulé « Petites choses » (numéros 813-830). Dans ce chapitre se trouve une pensée succincte, qui présente le panorama de la sainteté dans le travail, sous cet angle de la perfection dans le détail concret : « Veux-tu vraiment être saint ? — Remplis le petit devoir de chaque instant : fais ce que tu dois, et sois à ce que tu fais » (*Chemin*, 815). La proposition que je souligne marque l'exigence de perfection « technique », dirions-nous. « Et, une partie essentielle de cette œuvre — la sanctification du travail ordinaire — que Dieu nous a confiée est la bonne réalisation du travail, la perfection également humaine, le bon accomplissement de toutes les obligations professionnelles et sociales... Que tous travaillent en conscience, avec le sens de leur responsabilité, avec amour et persévérance, sans abandons ni légèretés » (25).

en fait, parmi les membres de l'Opus Dei : « L'Opus Dei accueille et canalise le fait très beau que tout état et tout travail professionnel, pourvu qu'il soit droit et qu'il persévère dans cette rectitude, peut conduire à Dieu. Et notre Œuvre reprend cette possibilité en une vocation bien définie : celle de s'attacher personnellement au service de Dieu au milieu du monde pour convertir notre vie ordinaire et notre travail professionnel et social en instruments de sanctification et d'apostolat quels que soient l'âge et les circonstances de chacun » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 15-8-53, n° 12).

(24) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 28-3-35, n° 4. Cfr. Const. « De Ecclesia », n° 34.

(25) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 31-5-54, n° 18.

Cette doctrine nous expose la sanctification du travail dans son noyau humain et surnaturel. Car il ne s'agit pas seulement de surnaturaliser la « *finis operantis* », comme extrinsèque ou superposée à la tâche objective : il faut sanctifier l'œuvre même, en sachant découvrir l'ultime « *finis operis* » grâce à la foi, et la réaliser par la charité dans l'espérance. Cette dernière fin objective, qui est surnaturelle — située sur le plan de la Rédemption —, comprend et assume en soi les fins objectives intermédiaires, naturelles — situées sur le plan de la Création —, qui sont de la sorte élevées à l'ordre de la grâce. C'est pourquoi la sanctification du travail exige la perfection humaine du travail même, sa perfection objective, le sérieux de sa réalisation (26).

4. — *La fraternité chrétienne trouve sa manifestation capitale dans l'exercice de la vie professionnelle*

« Quand tu auras terminé ton travail fais celui de ton frère, aide-le pour le Christ, avec tant de délicatesse et de naturel que personne, pas même ton frère, ne s'aperçoive que tu en fais plus que tu ne dois, en stricte justice.

— Voilà la délicate vertu d'un vrai fils de Dieu ! » (*Chemin*, 440).

5. — *Le travail, vocation humaine, est le lieu ordinaire de la vocation divine*

« Ce qui t'émerveille me semble, à moi, raisonnable. — Dieu t'a cherché dans l'exercice de ta profession ?

C'est ainsi qu'Il a cherché ses premiers disciples : Pierre, André, Jean, Jacques, près de leurs filets ; Matthieu, à son bureau de percepteur et — ce qui est le comble — Paul, dans son acharnement à en finir avec les premiers chrétiens » (*Chemin*, 799).

On perçoit, dans la rédaction de cette pensée, l'étonnement que produisait à l'époque l'idée d'une véritable vocation à la sainteté au milieu du monde.

6. — *Les activités humaines sanctifiées deviennent le canal par où l'on peut vivre la Communion des Saints*

« Vivez avec une intensité particulière la Communion des Saints, et chacun sentira, à l'heure de la lutte intérieure *aussi bien qu'à l'heure du travail professionnel*, la joie et la force de ne pas être seul » (*Chemin*, 545).

(26) Cfr. ce qui est dit plus loin — p. 33 à 36 — sur le travail comme terme et objet de l'action sanctifiante.

La Constitution De Ecclesia décrit magnifiquement ce panorama de la sanctification du travail ordinaire : « Pour ceux qui se livrent à des travaux souvent pénibles, leur activité d'homme doit les enrichir personnellement, leur permettre d'aider leurs concitoyens et de contribuer à élever le niveau de la société tout entière et de la création, à imiter enfin, par une charité active, le Christ qui a voulu pratiquer le travail manuel et qui, avec son Père, ne cesse d'agir pour le salut de tous, cela dans une joyeuse espérance, s'aidant mutuellement à porter leurs fardeaux, montant par leur travail quotidien à une sainteté toujours plus haute, même dans le domaine apostolique » (27).

2. — PRIMAUTÉ DE LA GRACE DANS LA TÂCHE SANCTIFIANTE : « SPIRITUALITÉ BAPTISMALE »

Selon la spiritualité de l'Opus Dei, telle qu'elle apparaît dans *Chemin* et dans les autres écrits doctrinaux de son fondateur, la présence des chrétiens dans le monde est entendue — nous l'avons vu — comme sanctification *des réalités terrestres*. Il convient donc maintenant de mettre l'accent sur la *sanctification*. Car il pourrait sembler que cet impressionnant panorama de la présence dans le monde, de la construction de la cité terrestre, est le résultat de l'action de quelques « héros » qui vivent un nouvel humanisme, et s'engagent, avec leur escorte de vertus humaines, dans la plus belle des entreprises. La moindre ligne de *Chemin* ou le moindre mot de Mgr Escriva de Balaguer nous introduisent, au contraire, dans une perspective très différente.

C'est dans cette perspective que l'on découvre la source de la tâche sanctifiante, qui ne peut être que l'union la plus intime et l'abandon le plus total à Celui dont l'Écriture dit que Lui seul est saint : « Vous êtes devenus saints parce que je suis Saint » (Lev. 11, 44).

Il y a, dans les écrits du fondateur de l'Opus Dei, un passage qui nous situe devant le profil existentiel de cette tâche sanctifiante qu'est la *consecratio mundi* : « Et si à la vue de notre faiblesse, de nos erreurs personnelles, s'élève en nous un sentiment d'impuissance — étant ce que je suis, puis-je consacrer le monde ? —, il vous faut entendre aussitôt un oui catégorique, qui retentira dans votre tête et dans votre cœur : « *Sufficit tibi gratia mea*, ma grâce te suffit » (28).

Le chrétien, qui doit sanctifier la terre, sent le poids de sa

(27) Const. « De Ecclesia », n° 41.

(28) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 31-5-54, n° 27.

misère, le *pondus naturae lapsae*, la radicale disproportion entre ses conditions naturelles — si brillantes qu'elles puissent paraître — et l'entreprise surnaturelle qui lui est offerte. Et c'est devant cette réflexion qui jaillit spontanément dans l'âme chrétienne, que se dessine l'autre grande ligne dans la structure de la spiritualité proposée par Mgr Escrivá de Balaguer et que nous avons appelée plus haut « primauté de la grâce ». Voyons comment elle se présente dans *Chemin* et dans les autres documents que nous avons cités.

Avant tout, je le répète, il y a la conscience de la propre faiblesse, le thème paulinien du vieil homme, qui est décrit dans *Chemin* (Cfr. le chapitre sur l'« Humilité », numéros 589-613) sous des couleurs très vives : « N'oublie pas que tu es... la boîte à ordures... Ne sais-tu pas que tu n'es que la poubelle ? » (*Chemin*, 592). « Tu es poussière, sale et déchue » (*Chemin*, 599). Mais une conception catholique de l'existence ne permet pas à l'homme de s'installer dans le désespoir ou dans l'impuissance, elle ne permet même pas que ces sentiments prennent corps : « Ne te trouble pas si, réfléchissant aux merveilles du monde surnaturel, tu entends une autre voix, familière, insinuante, qui est celle du vieil homme. C'est le *corps de mort* qui réclame ses droits perdus... La grâce te suffit ; sois fidèle et tu vaincras » (*Chemin*, 707). « Aie toujours confiance en ton Dieu. — Il ne perd aucune bataille » (*Chemin*, 733). « Oh, mon Dieu ! je suis chaque jour moins sûr de moi et plus sûr de Toi ! » (*Chemin*, 729).

Dieu et la grâce divine. Telle est la roche, telle est la source de la sanctification. Dieu, et son initiative, et son pouvoir, et son Amour, et sa grâce emplissent les pages de *Chemin*. Le chrétien, soumis à la tension existentielle de misère et de vocation à la sainteté, trouve la paix en Dieu et tout lui apparaît, dès lors, à travers le prisme de la Bonté.

LE SENS DE LA FILIATION DIVINE

Dans *Chemin*, Dieu est, avant tout, le Père, « Dieu, ton Père » (*Chemin*, 265), qui est très proche de l'homme. La découverte de cette proximité, de cette intimité dans l'activité quotidienne du chrétien est une pièce maîtresse dans la spiritualité de l'Opus Dei :

« Il faut se convaincre que Dieu est continuellement près de nous. Nous vivons comme si le Seigneur était loin, là-haut, parmi les étoiles et nous ne voyons pas qu'Il est aussi toujours à nos côtés.

Et Il est là, comme un Père aimant. Il aime chacun de nous plus que toutes les mères du monde leurs enfants. Il nous aide, nous inspire, nous bénit... et nous pardonne.

Que de fois n'avons-nous pas déridé nos parents, en leur disant, après une espièglerie : je ne le ferai plus ! — Peut-être le jour même avons-nous recommencé..., et notre père, avec une dureté feinte dans la voix et le visage sévère, nous a réprimandés, alors même que son cœur était attendri : il connaissait notre faiblesse, et pensait : pauvre enfant, comme il s'efforce de bien faire !

Il faut nous en pénétrer, nous en saturer : le Seigneur, qui est à la fois près de nous et dans les cieux, est un Père et vraiment un Père pour nous » (*Chemin*, 267).

En effet, la prédication et l'activité pastorale du fondateur de l'Opus Dei ont toujours tendu à faire affleurer, chez le chrétien, la conséquence la plus radicale du baptême : le sens de la filiation divine. Car ce n'est qu'à partir de là que l'on peut se sentir partie de l'Eglise dans un sens profond (29). Voilà ce qui se reflète dans tout le chapitre de *Chemin* intitulé « Présence de Dieu » (numéros 265-278) :

« Père — me disait ce grand gaillard, étudiant consciencieux (qu'est-il devenu ?) — en pensant à ce que vous m'avez dit..., en pensant que je suis fils de Dieu, je me suis surpris, dans la rue, la tête haute et plein d'orgueil... Fils de Dieu !

Je lui ai conseillé, en toute conscience, de cultiver l'« orgueil » (*Chemin*, 274).

Cette conception de Dieu comme Père — et la filiation divine qui en dérive — pousse les âmes dans le chemin de l'amour et de la confiance en Dieu, et éloigne toutes les formes de crainte qui n'ont que le caractère de tentations dans la lutte ascétique. Dans la spiritualité de l'Opus Dei, cette doctrine est essentielle :

(29) La conscience approfondie d'appartenir à l'Eglise doit être caractérisée, selon Paul VI dans son encyclique programmatique, par une « redécouverte » de cette spiritualité baptismale : « Il faut redonner au fait d'avoir reçu le saint baptême, c'est-à-dire d'avoir été inséré par ce sacrement dans le corps mystique du Christ qui est l'Eglise, toute son importance. *Le baptisé doit, en particulier, prendre conscience de la valeur de son élévation, mieux de sa régénération, de son bonheur d'être réellement fils adoptif de Dieu, d'avoir la dignité de frère du Christ, de son privilège de grâce et de joie provenant de l'habitation de l'Esprit-Saint, de sa vocation à une vie nouvelle, qui n'a rien perdu d'humain, excepté les conséquences malheureuses du péché originel, et qui peut, au contraire, donner à ce qui est humain son expression la meilleure et lui faire produire les fruits les plus riches et les plus purs. Etre chrétien, avoir reçu le saint baptême ne doit pas être considéré comme une chose indifférente ou négligeable ; cela doit marquer profondément et heureusement la conscience de tout baptisé ; le baptême doit être considéré par lui, à l'exemple des chrétiens de l'antiquité, comme une « illumination » qui fait tomber sur lui le rayon vivifiant de la Vérité divine, lui ouvre le ciel, projette un jour nouveau sur sa vie terrestre, le rend capable de marcher comme un fils de lumière vers la vision de Dieu, source de béatitude éternelle. »*

« Une âme, dans l'Opus Dei, n'a ni peur de la vie ni peur de la mort, parce que le fondement de sa vie spirituelle est le sens de sa filiation divine : Dieu est mon Père, et Il est l'auteur de tout bien et Il est toute Bonté.

Et ce sens de notre filiation divine nous donne la force de lutter et, avec la grâce de Dieu, de vaincre au moins notre orgueil ; il ne nous induit jamais à la laxité, à la présomption, à l'abandon, mais au contraire : à la délicatesse de conscience et à la contrition la plus profonde, à la douleur d'amour. Et le *mea culpa* de chaque soir — personnel ! — n'est pas une offense à Dieu et à l'Eglise : il est surcroît d'amour, surcroît de confiance, surcroît d'humilité, surcroît de sérénité. C'est par ce chemin que nous voulons conduire toutes les âmes : chemin d'âmes contemplatives au milieu du monde » (30).

Le sens de la filiation divine, qui porte à traiter Dieu comme Père et à vivre en fraternité avec le Fils, est donc le fondement de la spiritualité propre à l'Opus Dei. C'est ce sens qui la configure en tant que spiritualité du Baptême, du fait chrétien fondamental, par lequel nous est conférée la dignité de fils de Dieu : « Nous voulons la sainteté, la perfection chrétienne qui sont à la portée de tous : nous sommes gens de ce monde, gens de la rue, chrétiens courants, titre qui est bien suffisant : *agnosce, o christiane, dignitatem tuam* ; connais, ô chrétien, ta dignité » (31).

L'AMITIÉ AVEC JÉSUS-CHRIST

Jésus — le Fils, l'Aîné parmi de nombreux frères (Rom. 8, 29) — devient véritablement le Chemin qui conduit au Père, et emplit toute la spiritualité de *Chemin* :

« Dans le Christ, nous trouvons tout idéal : Il est Roi, Il est Amour, Il est Dieu » (*Chemin*, 426).

Aux hommes et aux femmes attachés aux besognes les plus profanes, il est proposé une réflexion christocentrique, qui est comme un écho de l'intériorité paulinienne (« *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* », Col. 3, 3) :

« Considère ce qu'il y a de plus beau et de plus grand sur terre, ce qui plaît à l'intelligence et aux autres facultés, ce qui est plaisir de la chair et des sens...

Considère aussi le monde, les autres mondes qui brillent dans la nuit : l'Univers entier. — Eh bien ! tout cela, même joint à l'assouvissement de toutes les folies du cœur..., tout cela ne vaut rien, n'est rien et moins que rien, à côté de ce Dieu — mon

(30) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 19.

(31) *Ibidem*.

Dieu, ton Dieu ! — trésor infini, perle très précieuse, Dieu humilié, Dieu esclave, réduit à l'infime condition de serf dans la crèche où Il voulut naître, dans l'atelier de Joseph, dans la Passion et dans la mort ignominieuse... et dans la folie d'Amour de la sainte Eucharistie » (*Chemin*, 432).

Et dans cette contemplation des mystères du Christ, le commerce avec Jésus devient une chose vivante, fraternelle et amicale :

« Jésus est ton Ami. — L'Ami. — Avec un cœur de chair comme le tien. — Avec ces yeux pleins de bonté, qui ont versé des larmes pour Lazare... Et Il t'aime, toi, autant que Lazare » (*Chemin*, 422).

La vie de la grâce est comme une offrande d'amitié faite par Jésus-Christ — *vos autem dixi amicos!* (Jean 15, 15) —, que le chrétien doit recueillir :

« N'aie pas peur d'appeler le Seigneur par son nom — Jésus — et de Lui dire que tu l'aimes » (*Chemin*, 303).

Et à côté du Fils, la Mère. Dans cette vie cachée avec le Christ en Dieu apparaît Marie. Il faut lire et méditer le chapitre de *Chemin* intitulé « La Vierge » (numéros 492-516) pour voir que la piété envers la Mère de Dieu fait partie, essentiellement, de cette « primauté de la grâce », qui est la deuxième ligne de structure dans la spiritualité de l'Opus Dei. Marie est le chemin qui conduit au Christ :

« Dis-lui : « Mère — elle est ta mère parce que tu es à Elle à plus d'un titre —, que votre amour m'attache à la Croix de votre Fils ; qu'il ne me manque ni la foi, ni le courage, ni l'audace, pour accomplir la volonté de notre Jésus » (*Chemin*, 497).

« CONTEMPLATIFS AU MILIEU DU MONDE »

La vie d'oraison, l'intimité de la grâce, le commerce filial avec le Christ en Dieu, l'amour de sainte Marie, est la conséquence exaltante de cette doctrine (32). Ce n'est qu'à partir de cette vie « intérieure » que le chrétien peut entreprendre la sanctification du travail et des choses terrestres. « Inutile de t'empresse à tant d'œuvres extérieures, s'il te manque l'Amour. C'est coudre avec une aiguille sans fil » (*Chemin*, 967). « Si tu ne fréquentes pas le Christ dans la prière et dans le Pain, comment peux-tu

(32) Dans la lettre du 14-2-50, n° 5, Mgr Escrivá de Balaguer décrit comme suit l'existence chrétienne : « ... et cela fait que notre existence tout entière soit oraison, sacrifice et service, dans un commerce filial avec la Très Sainte Trinité : avec le Père, avec l'Esprit-Saint, avec Jésus-Christ, *perfectus Deus, perfectus homo* (Symb. Quicumque) ; par une piété tendre et virile envers la Vierge très sainte, notre Mère ; par un amour sans mesure pour la sainte Eglise, le Vicaire du Christ et toutes les âmes. »

le donner à connaître ? » (*Chemin*, 105). Mais, « si tu es au Christ, tout au Christ, tu auras pour tous, et grâce au Christ Lui-même, feu, lumière et chaleur » (*Chemin*, 154). « La vie intérieure, écrit Paul VI, demeure toujours la source principale de la spiritualité de l'Eglise, sa manière propre de recevoir les irradiations de l'Esprit du Christ, expression radicale et irremplaçable de son activité religieuse et sociale, inviolable défense et énergie nouvelle dans son difficile contact avec le monde profane » (33).

Sans vivre cette puissante union avec Dieu, l'action chrétienne dans le monde — « le difficile contact avec le monde profane » — n'est pas la sanctification du travail ordinaire, n'est pas la *consecratio mundi*, mais la profanation du sacré, pur activisme :

« Galoper, galoper !... Agir, agir !... Fièvre, folie de bouger... Merveilleux édifices terrestres...

Spirituellement : planches de bois blanc, pauvres tissus de coton, carton-pâte... Galoper ! Agir ! — Beaucoup de gens courent, vont et viennent » (*Chemin*, 837).

La primauté de l'intériorité et de la grâce, à partir de la filiation divine, s'impose : « L'action ne vaut rien sans la prière... » (*Chemin*, 81). C'est pourquoi, « si vous voulez vous donner à Dieu dans le monde, plutôt que d'être savants (c'est-à-dire — c'est moi qui l'ajoute — avec primauté sur l'action temporelle) [...], il vous faut être unis au Seigneur par la prière ; il vous faut porter un manteau invisible, qui recouvre chacun de vos sens et chacune de vos facultés : prier, prier, prier ; expier, expier, expier » (*Chemin*, 946). Mgr Escriva de Balaguer conçoit la sanctification du travail comme un épanchement de la vie intime de la grâce sur les personnes et les choses :

« Il faut que tu sois « homme de Dieu », homme de vie intérieure, homme de prière et de sacrifice. — Ton apostolat doit être un débordement de ta vie « en dedans » (*Chemin*, 961) (34).

(33) *Ecclesiam Suam*, chap. I.

(34) « Pain et parole ! Hostie et prière » (*Chemin*, 87). Il faudrait examiner ici, pour ne pas laisser dans l'ombre un trait fort important de cette « primauté de la grâce », ce que signifie la Sainte Messe dans la vie des hommes attachés à la *consecratio mundi*. Je me borne à recopier certaines paroles de l'auteur de *Chemin* : « Nous considérons la Sainte Messe comme le centre et la racine de notre vie intérieure : enflammez-vous du désir de vous offrir avec le Christ sur l'Autel pour le salut de toutes les âmes. Ne vous accoutumez jamais à célébrer le Saint Sacrifice ou à y assister : ... là est toujours présent le Christ, Dieu et Homme, Tête et Corps et, par conséquent, à côté de Notre-Seigneur, toute son Eglise » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 28-3-55, n° 5).

3. — LES SITUATIONS SÉCULIÈRES SANCTIFIÉES PAR LA GRACE, COMME TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN : « SPIRITUALITÉ APOSTO- LIQUE », « CONSECRATIO MUNDI ».

De la projection de ce qui est « radicalement » chrétien — la vie de la grâce avec son effet formel, la filiation divine — sur ce qui est « radicalement » humain — le travail, la situation sociale — surgit la sanctification du travail ordinaire qui, par ce seul fait, est constitué essentiellement en témoignage apostolique. La façon de comprendre la vocation apostolique des laïcs est la troisième ligne dans la structure de la spiritualité qui se reflète dans les écrits de Mgr Escrivá de Balaguer.

« Tu t'écarter de ton chemin d'apôtre si, à l'occasion ou sous prétexte d'une œuvre d'apostolat, tu négliges les devoirs qui t'incombent ; car tu perds alors le prestige professionnel, qui est précisément « l'hameçon qui te sert à pêcher les hommes » (*Chemin*, 372).

C'est là un des nombreux passages de *Chemin* où Mgr Escrivá de Balaguer décrit d'un trait sa conception de l'apostolat laïque, conception qui marquait un virage de 180 degrés sur ce que l'on entendait pratiquement alors dans la vie catholique, par apostolat. L'apostolat en devenait synonyme d'« œuvres de zèle », d'activités charitables et religieuses qui s'exercent sur le plan ecclésiastique, en marge — quand elles n'y sont pas opposées — de l'activité séculière des fidèles. La doctrine du fondateur de l'Opus Dei, au contraire, établit le rapport le plus intime entre le travail professionnel et la tâche apostolique du chrétien. Le travail sanctifié devient la voie ordinaire, divine, de la vocation apostolique des laïcs. Le milieu universel et multiforme des situations humaines et de la vie professionnelle s'identifie maintenant à l'action apostolique : « L'Amour de Dieu et le zèle pour les âmes, tu dois les passer à d'autres, pour qu'à leur tour ils transmettent la flamme à beaucoup et chacun de ceux-ci, à leurs *compagnons de travail* » (*Chemin*, 944).

Selon la spiritualité de l'Opus Dei, en effet, l'apostolat des laïcs n'est pas une activité « ecclésiastique », qui se « juxtapose » à leur activité civile, mais cette même activité civile — avec ses multiples rapports humains — exercée dans un sens surnaturel : « Notre finalité spécifique nous impose un travail professionnel intense, constant, profond, ordonné, nourri d'une préparation opportune, d'une doctrine abondante, et d'études, *pour réaliser ainsi — à travers cette tâche, à travers cet engagement — l'apos-*

tolat que Dieu veut de nous dans la sanctification de la propre profession ou du métier, au milieu du monde » (35).

Le travail humain sanctifié se transforme en témoignage apostolique. C'est pourquoi Mgr Escriva de Balaguer pouvait écrire dans *Chemin* : « J'aime ta devise d'apôtre : « Travailler sans repos » (*Chemin*, 373). Une formule se répète, dans les écrits de Mgr Escriva de Balaguer, avec quelques rares variantes, qui condense l'essentiel de sa pensée au sujet de l'apostolat laïque : « Il faut sanctifier *la* profession, se sanctifier *dans* la profession, sanctifier *grâce à* la profession » (36). Le second membre de cette phrase lapidaire concerne la sanctification *personnelle* par le moyen du travail. Mais le premier et le troisième envisagent la mission apostolique à travers le travail.

« SANCTIFIER LE TRAVAIL » : ACTION APOSTOLIQUE SUR LES MILIEUX ET LES STRUCTURES SOCIALES

« *Il faut sanctifier le travail.* » Ici, le travail apparaît comme terme de l'action sanctifiante (37). Le travail doit être saint : c'est-à-dire les activités temporelles, les circonstances objectives de la vie en société, les structures sociales doivent être objectivement saintes, il faut les rendre saintes. Non seulement les personnes, mais encore les choses, le monde matériel, doivent être saints. Pour reprendre les mots du fondateur de l'Opus Dei : « Toutes les choses terrestres, aussi bien les créatures matérielles, aussi bien les activités terrestres et temporelles des hommes, doivent être conduites à Dieu — et maintenant, après le péché, rachetées, réconciliées —, chacune selon sa propre nature, selon la fin immédiate que Dieu lui a assignée, mais en vue de son ultime destin surnaturel en Jésus-Christ : « Car Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix » (Col. 1, 19-20). Nous devons mettre le Christ au sommet de toutes les activités hu-

(35) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 15-8-53, n° 38. C'est moi qui souligne.

(36) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 31-5-54, n° 18. Il avait écrit en 1950 : « La caractéristique particulière de la spiritualité de l'Opus Dei, comme je l'ai dit tant de fois, consiste en ce que chacun doit sanctifier *la* profession, son travail ordinaire, se sanctifier *dans* sa profession et sanctifier les autres *grâce à* sa profession » (*Lettres*, Rome, 14-2-50, n° 15).

(37) Dans une phrase de Mgr Escriva de Balaguer citée ci-dessus (p. 18), il est dit, du travail, qu'il est « moyen et objet de sanctification » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 15-8-53, n° 13).

maines » (38). Ce qui implique deux choses, chez le chrétien qui assume ses circonstances personnelles :

1° Une réalisation achevée, humaine et surnaturelle, du travail : *opera manuum nostrarum dirige super nos* (Ps. 89, 17). Nous en avons parlé ci-dessus déjà.

2° Un jugement de valeur, une critique chrétiennement exercée sur les milieux où ledit chrétien est inséré et sur les modes d'existence auxquels il se trouve mêlé, de manière à connaître le degré de désordre — de péché — qu'ils renferment : seule manière dont on pourra les sanctifier, c'est-à-dire entreprendre — quand ce sera nécessaire — une réforme des institutions sociales qui, selon Mgr Escriva de Balaguer, doit s'entendre en ce sens qu'il faut « restituer au monde la bonté divine de son ordre droit » (39).

La doctrine sociale de l'Eglise sera toujours le critère d'inspiration de ce jugement de valeur sur les structures et des solutions que les chrétiens proposeront, mais la force de ces solutions se mesurera, dans la société civile, à leur validité humaine et au prestige professionnel (40) des hommes qui les défendront, et non pas en raison du « visa ecclésiastique » officiel que certains souhaiteraient : « Dieu a laissé le monde à la dispute des hommes » (Ecclésiaste, 3, 11), et les chrétiens, qui sont des hommes, doivent être en rapport, en tant qu'hommes, avec leurs concitoyens, sans privilèges extrinsèques, bien qu'ils soient dotés en fait du privilège invisible de la grâce de Dieu.

« Il faut sanctifier le travail. » Les laïcs, en exerçant à la perfection leurs tâches humaines dans le monde — tâches pénétrées de la grâce de Dieu — contribueront à ce que les choses terrestres « se fassent et prospèrent constamment selon le Christ et soient à la gloire du Créateur et du Rédempteur » (41). Dans la pratique, il s'agira de créer un milieu, des modes de coexistence et de fraternité qui, en rendant l'homme plus humain, le disposent en même temps à la réception du message surnaturel de salut (42). En effet, dans la mesure où l'ordre du monde est

(38) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 7.

(39) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 15-8-53, n° 13.

(40) Cfr. le concept du prestige professionnel (p. 14-15).

(41) Const. « De Ecclesia », n° 31.

(42) La pression sociale d'un milieu peut travailler pour ou contre la conception chrétienne de la vie. La présence des chrétiens dans les milieux les plus différents est une condition nécessaire pour que le dynamisme social des structures travaille « en faveur du Christ » : « L'ambiance a tellement d'influence, m'as-tu dit. — Il m'a fallu te répondre : « Sans doute. C'est pourquoi votre formation doit être telle que vous dégagiez avec naturel votre propre ambiance, de manière à donner « votre ton » à la société dans laquelle vous vivez » (*Chemin*, 376).

humainement correct, cet ordre manifeste mieux sa cohérence avec l'ordre surnaturel et facilite l'action de la grâce. C'est pourquoi sanctifier le travail est une action apostolique (43).

« SANCTIFIER grâce AU TRAVAIL » : ACTION APOSTOLIQUE SUR
LES PERSONNES INDIVIDUELLES

« *Il faut sanctifier grâce au travail.* » Cette action sanctifiante directe sur les choses temporelles — indirecte sur les personnes — est inséparable, dans la doctrine du fondateur de l'Opus Dei, de celle qui se projette *directement* sur les personnes, singulières et concrètes, et lui est simultanée. A partir de la situation professionnelle et civile que chacun occupe dans la vie, surgit une série de rapports avec les compagnons de profession, avec d'autres gens qui sont eux-mêmes liés à la profession, avec le milieu social et familial que chacun fréquente ; il se crée, en somme, des relations de coexistence, de commerce et d'amitié. Ce fait naturel et humain, quand il est vécu par un chrétien dans un sens surnaturel, se transforme spontanément en une action apostolique qui s'exerce, par la parole et par l'exemple, sur les compagnons de profession. Tel est, me semble-t-il, le contenu de cette pensée de Mgr Escrivá de Balaguer — « sanctifier les autres grâce à la profession » —, qu'un passage de *Chemin* paraît bien commenter : « Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via ? — Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au fond de nous, quand Il nous parlait en chemin ? »

Si tu es apôtre, ces paroles des disciples d'Emmaüs devraient venir spontanément aux lèvres des compagnons de travail qui t'ont rencontré sur le chemin de leur vie » (*Chemin*, 917) (44).

« Les membres de l'Opus Dei, écrit son fondateur, travaillent en tant que citoyens, tâchant de remplir tous leurs devoirs et

(43) Cfr. le n° 36 de la Const. « De Ecclesia », qui traite la question sur la base de la participation des laïcs dans la fonction royale du Christ.

(44) Cette pensée est reprise sous la même forme, ou presque, dans une des lettres que nous avons citées : « Et en parcourant ensemble le chemin de la vie professionnelle et civile, on trouve l'occasion d'un profond travail apostolique, de sorte que ces gens, eux aussi, comme les disciples d'Emmaüs peuvent dire : *nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas ?* N'est-il pas vrai que notre cœur s'embrasait, quand Il nous parlait en chemin et nous expliquait l'Écriture ? » (Mgr Escrivá de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 15-8-53, n° 11).

exerçant tous leurs droits ; et chacun pratique sa profession — manuelle et intellectuelle — de la même manière que les autres, *mais en essayant de gagner des âmes pour la Sainte Eglise de Dieu dans l'exercice de son occupation séculière personnelle...* » (45).

L'APOSTOLAT DES LAÏCS, ACTIVITÉ « ECCLESIALE » MAIS NON PAS « ECCLÉSIASTIQUE » : LA DISCRÉTION DU CHRÉTIEN

Cette action apostolique exercée sur les choses et les personnes ne saurait être encadrée — bien qu'elle soit véritablement apostolique — dans aucune structure « ecclésiastique », car sa nature reste « civile » — travail, vie professionnelle, amitié, coexistence humaine, rapports sociaux et familiaux. Pour saisir la doctrine de Mgr Escrivá de Balaguer, il faut savoir découvrir la compatibilité entre la nature séculière de la vie des laïcs et l'« ecclésialité » profonde que le Baptême et les autres Sacrements introduisent dans ces activités séculières sans les transformer en activités « ecclésiastiques ».

« Le Christ, grand prophète, — dit la Constitution *De Ecclesia*, au n° 35 — ... accomplit sa fonction prophétique... non seulement par la hiérarchie qui enseigne *en son nom et avec son pouvoir*, mais même par les laïcs dont il fait également pour cela *des témoins en les pourvoyant du sens de la foi et de la grâce de la parole* ».

Le laïc — autre chose est la question du « mandat » hiérarchique ou de la « mission canonique » (46) — ne parle pas *officiellement* au nom du Christ, il n'agit pas *ecclésiastiquement*, mais *civilement*, séculièrement, encore que son action soit véritablement *ecclésiale*, chrétienne (47), exercice de participation au rôle prophétique du Christ, et qui lui a été conféré par la filiation divine — Baptême — et par l'effusion de l'Esprit — Confirmation.

« *Operari sequitur esse.* » De la nature de l'apostolat des laïcs découle la manière spécifique de le mettre en œuvre. Cet « operari » est désigné, dans la doctrine du fondateur de l'Opus Dei, par une des catégories les plus importantes de cette spiri-

(45) Mgr Escrivá de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 31.

(46) Cfr. Const. « *De Ecclesia* », n° 33.

(47) « Participation à la mission salutaire elle-même de l'Eglise », dit la Const. « *De Ecclesia* », n° 33.

tualité : la discrétion. « Discrétion n'est ni mystère, ni cachotterie, mais naturel, tout simplement » (*Chemin*, 641). Discrétion s'oppose à caractère officiel : « *Etre* apôtre et ne pas te dire apôtre ; *être* missionnaire — remplissant une mission — et ne pas te dire missionnaire ; *être* homme de Dieu et paraître homme du monde » (*Chemin*, 848).

Discrétion est authenticité — respect de la véritable condition séculière du laïc — et, en conséquence, efficacité :

« Briller comme une étoile..., désir de s'élever et d'étinceler dans le ciel ?

Mieux vaut rester caché, brûler comme une torche et communiquer ton feu à tout ce que tu touches.

— Voilà ton apostolat : c'est pour cela que tu es sur terre » (*Chemin*, 835).

L'apostolat *discret* des laïcs se distingue par le fait qu'ils proposent la Parole suivant les voies des situations humaines et civiles, suivant le style de la parole humaine. C'est pourquoi leur témoignage apostolique a pu être qualifié par Mgr Escriva de Balaguer « apostolat d'amitié et de confiance » (cfr. *Chemin*, 972, 973).

La coexistence humaine, la fraternité sociale et professionnelle, et, à la fois, la défense de la liberté et de la dignité de la personne humaine sont les fondements de ce discret témoignage apostolique des laïcs. Grâce à eux, le Christ devient présent jusque dans les derniers recoins du monde, mais sans bruit, sans « triomphalisme », sans « catholicisme officiel » — avec discrétion —, comme le levain dans la pâte. Mgr Escriva de Balaguer illustre d'ordinaire l'apostolat des laïcs dans le monde, en disant qu'il est « comme une injection intraveineuse dans le torrent circulatoire de la société ». Telle est la discrétion : présence *réelle et silencieuse* de la grâce divine dans le dynamisme des structures humaines.

« Il est exact que, ton apostolat discret, je l'ai baptisé « mission silencieuse et efficace ».

— Je ne m'en dédis pas » (*Chemin*, 970).

Forcément, un apostolat qui consiste dans la sanctification du travail et qui a ces caractéristiques théologiques, s'exerce en toute liberté, sous la responsabilité de chacun, et trouve à se manifester sous des formes très variées — autant que la gamme des activités sociales est elle-même riche et variée :

« Tu t'effrais de me voir approuver le manque d'« uniformité », dans cet apostolat auquel tu travailles. Je t'ai dit :

Unité et variété. Vous devez être aussi différents que le sont entre eux les saints du Paradis, dont chacun a ses traits personnels et singuliers. Et en même temps, vous devez être entre vous aussi

semblables qu'eux, qui ne seraient pas saints si chacun ne s'était identifié avec le Christ » (*Chemin*, 947).

Et l'unité de l'apostolat des laïcs, au milieu de cette variété, ne peut consister — de par sa nature — en une *organisation* qui soit comme le « centre officiel des laïcs », mais en une chose aussi discrètement — et aussi profondément — centrale que la *charité*, âme créée du Corps Mystique de Jésus-Christ : « Isolé, l'effort de chacun s'avère inefficace. — Si la charité du Christ vous unit, vous serez émerveillés de votre efficacité » (*Chemin*, 847).

III

L' « IMAGE DU CHRETIEN » PROPOSEE DANS CHEMIN : LE CONCEPT D' « UNITE DE VIE »

Travail. Vie de prière. Témoignage apostolique. Ces trois axes signalent l'espace où se meut la sainteté laïque (48).

« L'Opus Dei, écrit son fondateur, est une association de

(48) Je dois noter ici que la spiritualité de *Chemin* envisage les situations « séculières » du chrétien quelles qu'elles soient : c'est pourquoi sa doctrine fondamentale se rapporte aussi bien aux laïcs qu'aux prêtres *séculiers*, qui doivent se sanctifier dans le monde, dans leur *état séculier*. Le fondateur de l'Opus Dei a l'habitude de dire que tous les membres de l'Opus Dei — clercs et laïcs — doivent avoir « une âme véritablement sacerdotale et une mentalité pleinement laïque » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 28-3-55, n° 3). Les laïcs doivent vivre le sacerdoce réel des fidèles dans l'exercice de leur « munus publicum » — la profession ou métier *civil* — et les prêtres séculiers doivent se sanctifier également par l'exercice de leur « munus publicum » qui est le ministère *ecclésiastique*. Toutes les caractéristiques de la sanctification du travail ordinaire ci-dessus décrites sont applicables à l'exercice du ministère sacerdotal. Une des conséquences qui découlent de cette « mentalité laïque » vécue par un prêtre à l'« âme sacerdotale » est le refus exprès de toutes les formes de cléricalisme — mentalité de groupe privilégié et dominateur — et, donc, il s'agit de considérer le « ministerium verbi et sacramentorum » tel qu'il est : un service rendu aux frères. Pour le reste, une spiritualité de la sécularité ainsi comprise, commune aux clercs et aux laïcs, est la base de véritables rapports fraternels entre prêtres et laïcs : « la tâche des laïcs et celle des prêtres deviennent complémentaires et se rendent mutuellement plus efficaces » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 28-3-55, n° 3). « Cela fait que les clers ne violent les droits des laïcs, ni les laïcs ceux des clercs ; qu'il n'y a pas de clercs qui veuillent s'immiscer dans les choses des laïcs, ni de laïcs qui s'immiscent dans ce qui est propre aux clercs » (Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 21).

fidèles qui, par vocation spécifique, s'attachent à *chercher la perfection chrétienne* et à *exercer l'apostolat* dans leur propre état et chacun *dans l'exercice de sa profession ou de son métier dans le monde*, pour témoigner de Jésus-Christ et servir ainsi l'Eglise et le Souverain Pontife et toutes les âmes » (49). Telles sont les trois grandes lignes de la spiritualité proposée par Mgr Escriva de Balaguer au chrétien courant.

L'« image du chrétien » qui se dégage de cette doctrine spirituelle, répond au concept d'« unité de vie ». Examiner ce concept, fût-ce brièvement, est la dernière étape de notre analyse et revient à pénétrer l'essence de la spiritualité de l'Opus Dei.

L'« unité de vie », tant de fois prêchée par Mgr Escriva de Balaguer depuis les temps de la fondation de l'Opus Dei, concerne l'harmonie intrinsèque, l'unité dynamique, la synthèse vitale que les trois aspects de la sainteté dans le monde — travail, prière, apostolat — ont dans l'existence chrétienne. Un trait montre le chrétien dans cette unité de vie ; on le relève dans cette pensée de *Chemin* : « Pour qu'Il règne sur le monde, il faut que des hommes, le regard tourné vers le ciel, s'adonnent avec prestige à toutes les activités humaines et exercent, à travers elles, en silence, — avec efficacité — un apostolat de caractère professionnel » (*Chemin*, 347).

Le regard tourné vers le ciel : voilà la vie de la grâce, l'intériorité chrétienne, la vocation à la sainteté, l'âme contemplative.

S'adonner à toutes les activités humaines : telle est la profession civile et la circonstance sociale, assumées par le chrétien, qui se sanctifie à travers ce regard tourné vers le ciel.

Exercice d'un apostolat de caractère professionnel : c'est le dynamisme de la vie professionnelle sanctifiée, qui se transforme en apostolat.

La conséquence en est « qu'Il règne sur le monde » : la *consecratio mundi*.

Cette « unité de vie », selon le fondateur de l'Opus Dei, est le reflet du mystère de Jésus-Christ dans le chrétien. C'est pourquoi le passage du Symbole *Quicumque*, qui présente Jésus-Christ comme *perfectus Deus, perfectus homo*, revient dans sa parole et sous sa plume pour expliquer l'« unité de vie ». Le mystère du Christ — formellement : dualité de nature dans l'unité salvatrice de la Personne — est, vu sous cet angle, comme l'« exemplar supremum » de l'image du chrétien que nous offre la doctrine spirituelle de Mgr Escriva de Balaguer : imiter le Christ dans la vie ordinaire, c'est chercher continuellement — oraison et

(49) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 19-3-54, n° 11.

lutte ascétique — l'unité, la synthèse rédemptrice de ce qu'il y a de plus divin et de ce qu'il y a de plus terrestre.

L'« unité de vie » comme « image du chrétien » ne confond certainement pas les plans naturel et surnaturel, comme le ferait un nouveau monophysisme, mais exclut, de la vie du chrétien, les compartiments étanches, les ruptures, les juxtapositions — le nestorianisme ascétique —, et crée, dans la réalité quotidienne de sa vie, une mutuelle immanence des divers aspects de sa vocation existentielle, divine et humaine à la fois.

Nombreuses sont les pensées de *Chemin* où sont notées les diverses ruptures qui se produisent dans la vie du laïc, quand il ne vit pas une spiritualité proprement laïque. En voici quelques exemples :

Vie intérieure en marge de la vie professionnelle : « Tu fréquentes les Sacrements, tu fais oraison, tu es chaste... et tu n'étudies pas... — Ne me dis pas que tu es bon : tu n'es que bonasse » (*Chemin*, 337).

Vie professionnelle en marge de la vie chrétienne : « As-tu pris la peine de penser à quel point il est absurde de dépouiller sa qualité de catholique, en entrant à l'Université ou dans un groupement professionnel, ou à l'académie, ou au parlement, comme on laisse un pardessus au vestiaire ? » (*Chemin*, 353).

Apostolat en marge de la vie professionnelle : « Tu pries, tu te mortifies, tu travailles aux mille choses de l'apostolat..., mais tu n'étudies pas. — Si tu ne changes pas, tu ne seras qu'un inutile. L'étude, la formation professionnelle, sont obligations graves chez nous » (*Chemin*, 334).

Apostolat en marge de la vie intérieure : « Inutile de t'empreser à tant d'œuvres extérieures, s'il te manque l'Amour » (*Chemin*, 967).

Comme on le voit, les ruptures qui surviennent dans la vie d'un fidèle, font qu'il ressemble, selon le pôle qui l'emporte, soit à un bigot soit à un païen. L'unité de vie, au contraire, conduit à l'authentique et originale vocation du laïc dans le Peuple de Dieu, c'est-à-dire à l'immanence mutuelle des trois aspects.

Mgr Escrivá de Balaguer écrit : « Le double aspect de notre fin — ascétique et apostolique — est si intrinsèquement et harmonieusement uni et confondu avec le caractère séculier de l'Opus Dei, qu'il donne lieu à une *unité de vie* simple et forte — unité de vie ascétique, apostolique et professionnelle —, et qu'il fait que notre existence entière est oraison, sacrifice et service, grâce à un commerce filial avec la Très Sainte Trinité » (50).

Le travail devient oraison et occasion d'apostolat. L'oraison

— liturgie de l'Eglise et oraison privée — est offrande du travail et supplication pour les âmes. L'apostolat est le travail professionnel même — avec les rapports humains qu'il implique — sanctifié par la présence de Dieu. « Une heures d'étude, pour un apôtre moderne, est une heure de prière » (*Chemin*, 335). « Ce travail humble, monotone, minime, est une prière condensée en actions... » (*Chemin*, 825). Il est oraison et il est mortification, Croix du Christ : « En levant les yeux du microscope, le regard tombe sur la Croix noire et vide. Cette Croix sans Crucifié est un symbole. Elle a un sens que beaucoup ne verront pas. Et celui qui, fatigué, était sur le point d'abandonner la tâche, se remet à l'oculaire et poursuit son travail, parce que la Croix vide appelle des épaules qui la portent » (*Chemin*, 277). L'oraison se fait ainsi travail — exigence et sens surnaturels du travail — et le travail se fait oraison, par la présence continuelle de Dieu, par la rectitude de son exercice, et même — parfois — en conditionnant le mode d'oraison par le résultat du travail dans le corps même (la fatigue) : « Le travail accable ton corps et tu ne peux prier. Tu demeures toujours en présence de ton Père. — Si tu ne Lui parles pas, regarde-Le de temps à autre comme un tout petit enfant... et Il te sourira » (*Chemin*, 895). « Et, dans la rue, en plein travail intellectuel ou manuel — ce qui revient au même —, nous cherchons et trouvons, sans bizarrerie, parmi le bruit du monde, le silence où nous taire, où écouter, où traiter et regarder Jésus-Christ, notre Amour » (51).

Selon la spiritualité de l'Opus Dei, pour l'homme qui vit cette « unité de vie », rien de ce qui est humain ne lui est étranger et tout ce qui est de Dieu lui est propre : c'est pourquoi il est « un contemplatif au milieu du monde ».

« Tu as raison. — Dans l'immense panorama qu'on découvre du sommet, m'écris-tu, on n'aperçoit pas une seule plaine : derrière chaque montagne, une autre montagne. Lorsque le paysage semble en quelque endroit s'adoucir, la brume qui se dissipe laisse paraître un massif jusqu'alors resté caché.

Tel est, tel doit être l'horizon de ton apostolat : il faut parcourir le monde. *Nul chemin cependant n'est préparé pour vous...* Vous devez le frayer à travers les montagnes, à la force de vos pas » (*Chemin*, 928). Dans ces lignes, qui sont aujourd'hui presque prophétiques, on découvre le panorama de l'apostolat du laïc dans l'Eglise. Difficultés ad intra : ni la théologie ni le droit ne pouvaient rendre raison — ils retardaient — du phénomène vital du laïcat, qui prenait conscience de ses propres

(51) Mgr Escriva de BALAGUER, *Lettres*, Rome, 31-5-54, n° 7.

responsabilités (52). Difficultés ad extra : « C'est un monde entier qu'il faut refaire à partir de ses fondations » (53). Mais la vie finit par s'imposer, surtout si elle est mue par l'Esprit. Et les documents conciliaires — spécialement la Constitution Dogmatique sur l'Eglise — et la présence de diverses Associations de fidèles rendent témoignage du fait : des chemins sont en train de s'ouvrir au milieu des montagnes.

PEDRO RODRIGUEZ.